

LE CŒUR SANS FRAUDE.

Philippe trouva Nathanaël et lui dit : nous avons trouvé Jésus qui est de Nazareth , fils de Joseph , celui duquel Moïse a écrit dans la loi , et duquel aussi les prophètes ont écrit.

Et Nathanaël lui dit : peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? Philippe lui dit : viens et vois.

Jésus vit Nathanaël venir vers lui , et il dit de lui : voici vraiment un Israélite en qui il n'y a point de fraude.

Nathanaël lui dit : d'où me connais-tu ? Jésus répondit et lui dit : avant que Philippe t'eût appelé , quand tu étais sous le figuier , je te voyais.

Nathanaël répondit , et lui dit : maître , tu es le fils de Dieu , tu es le roi d'Israël !

Jésus répondit , et lui dit : parce que je t'ai dit que je te voyais sous le figuier , tu crois ; tu verras bien de plus grandes choses que ceci. Il lui dit aussi : en vérité , en vérité , je vous dis : désormais vous verrez le ciel ouvert , et les anges de Dieu montant et descendant sur le fils de l'homme.

(JEAN , I , 48-51.)

L'histoire évangélique nous dit peu de chose sur Nathanaël. Il n'est nommé que deux fois dans l'évan-

gile, et seulement par saint Jean : d'abord dans le récit que nous venons de lire, puis au dernier chapitre, où il nous est dit qu'il était de Cana en Galilée, et où nous le voyons assister avec Thomas, les deux fils de Zébédée et deux autres apôtres, à la réintégration de saint Pierre dans l'apostolat.

Il y a tout lieu de croire que le Nathanaël de saint Jean est le même apôtre que les autres évangélistes appellent Barthélemi. En effet, ces derniers ne nomment jamais Nathanaël dans l'énumération des apôtres ; saint Jean, de son côté, ne nomme jamais Barthélemi. Les trois premiers évangélistes associent Barthélemi à Philippe lorsqu'ils groupent les apôtres deux par deux, suivant l'institution du sauveur ; et nous voyons dans saint Jean Nathanaël s'unir à Philippe, qui paraît avoir été son ami. Enfin Barthélemi, comme Barjonas ou Barjésus, n'est qu'un surnom, qui veut dire fils de Talmaï ou de Ptolémée. Il est donc à peu près hors de doute que Nathanaël et Barthélemi sont un seul et même apôtre. D'après la tradition, cet apôtre aurait prêché l'évangile aux Indes ; puis il serait retourné dans les contrées occidentales et septentrionales de l'Asie, où il aurait travaillé quelque temps avec Philippe. Il serait mort en Arménie, à Albanople, du supplice de la croix, en recommandant aux païens, jusqu'à son dernier soupir, l'évangile qu'il leur avait prêché.

Quoi qu'il en soit de l'authenticité de ces détails,

la scène qui nous est racontée par saint Jean nous en dit assez pour nous intéresser profondément à Nathanaël. Le tableau qui nous le dépeint n'a qu'un trait ; mais ce trait suffit pour nous donner l'idée d'un des caractères les plus intéressants, les plus touchants, les plus admirables qui aient jamais paru sur la terre. Il partageait d'abord les préjugés de sa nation contre l'origine obscure du Messie : mais au premier signe que Jésus donne de sa mission divine, tous ses préjugés tombent d'eux-mêmes, et son cœur droit et sincère, avide de trouver la vérité, s'ouvre tout entier à l'influence de l'évangile.

« Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? » répond-il d'abord à Philippe qui lui annonçait le Messie. C'était là un proverbe en usage parmi les Juifs, et qui exprimait leur mépris général pour les habitants de cette bourgade ¹. Cette exclamation de

¹ Le terme de Nazarien était considéré comme une injure ; et c'est dans cette circonstance qu'il faut chercher l'explication d'un passage de saint Matthieu, qu'on a souvent mal compris : « Joseph prit le petit enfant et sa mère et s'en vint au pays d'Israël, et habita dans la ville appelée Nazareth, afin que fût accompli ce qui avait été dit par les prophètes : il sera appelé Nazarien. » On chercherait vainement dans l'ancien-testament une prophétie exprimée en ces termes ; mais ce qu'on y trouve, ce que les prophètes annoncent plus d'une fois, c'est que Jésus devait être le méprisé et le rejeté des hommes ; et un des modes d'accomplissement de cette prophétie se trouve dans cette circonstance, que Jésus est sorti de la bourgade méprisée de Nazareth.

Nathanaël, qu'il oppose comme une objection sans réplique au témoignage que Philippe rendait à Jésus-Christ, nous prouve que les hommes les plus droits peuvent être sujets à d'injustes préjugés; mais la suite nous prouve aussi que les préjugés tombent toujours tôt ou tard devant la droiture de cœur.

La manière dont Philippe combat ceux de Nathanaël est digne de nous servir d'exemple. Il ne perd pas son temps à raisonner pour lui prouver qu'il est dans l'erreur; il se contente d'en appeler à sa propre expérience et de lui dire : viens et vois. Telle est, en effet, la meilleure manière de combattre d'injustes préventions; et cette méthode réussira toujours lorsqu'on a affaire, comme Philippe, à des esprits droits et à des cœurs sincères. Nathanaël ne se refuse pas à l'expérience que son ami lui propose; il s'empresse d'aller voir par lui-même ce que pouvait être ce Jésus qu'on lui annonçait comme le Messie, animé qu'il est d'un seul désir, celui de trouver la vérité.

Sa droiture obtint bientôt sa récompense. Jésus, en le voyant venir, lui rendit ce précieux témoignage, qui renfermait déjà pour Nathanaël une preuve de sa divinité : « voici un véritable Israélite, en qui il n'y a point de fraude. » Ce jugement du sauveur n'était pas fondé sur une connaissance du caractère de Nathanaël qu'il eût préalablement acquise par la voie de l'expérience : car le verset suivant nous apprend qu'il n'avait pas connu jusqu'alors celui dont il par-

lait ; mais Jésus parle d'après l'infailible connaissance qu'il avait de cette âme ouverte aux yeux de sa toute-science divine ; il parle comme celui qui « n'avait pas besoin que personne lui rendît témoignage d'aucun homme ; car il connaissait par lui-même ce qui est dans l'homme. »

La réponse de Nathanaël confirme d'une manière admirable la justesse du jugement que le sauveur avait porté sur lui. « D'où me connais-tu ? » s'écrie-t-il avec surprise. Quelle touchante candeur dans cette exclamation qui lui échappe comme malgré lui ! Evidemment il reconnaît implicitement que Jésus a deviné juste en le déclarant un Israélite sans fraude , et il est confondu d'admiration qu'un homme qui ne l'avait jamais connu ait pu lire ainsi au fond de son cœur. Heureux celui à qui Jésus peut rendre un tel témoignage, et qui peut y répondre d'une telle manière ! Heureux qui à ce regard de Jésus , plongeant au fond des consciences, peut montrer un cœur non pas assurément sans péché, mais sans fraude, sans détour, sans aucune ombre d'arrière-pensée !

Jésus va achever de se manifester à Nathanaël comme celui qui connaît toutes choses : « avant que Philippe t'appelât, je t'ai vu quand tu étais sous le figuier. » Ce trait nous révèle un touchant épisode de la vie intime de Nathanaël. Un jour, assis à l'ombre d'un de ces figuiers qui abondent sous le climat heureux de la

Palestine, il avait ouvert à Dieu toute son âme, il avait épanché devant lui ses vœux secrets et ardents touchant le sauveur qu'attendait Israël; il avait renoncé sincèrement à lui-même, à sa volonté propre, à sa propre sagesse, à sa propre justice pour se donner à Dieu tout entier; il lui avait dit dans le secret de son cœur : « Mon Dieu ! ta volonté sera la mienne; montre-moi le chemin où tu m'appelles, et j'y marcherai; fais-moi connaître le Messie que ta parole nous annonce, et je le suivrai jusqu'à la mort ! » C'était là une de ces scènes qui passent inaperçues pour le monde et que les hommes ne jugent pas dignes de leur attention, mais qui fixent les regards de Jésus, et que les anges inscrivent dans leurs annales éternelles. C'est cet entretien mystérieux d'une âme fidèle avec son Dieu que Jésus lui rappelle d'un seul mot; ce mot devait suffire pour révéler à Nathanaël le sauveur tout entier, et pour le faire tomber à ses pieds transporté d'amour, de foi et d'adoration. Aussi s'écrie-t-il, dépouillant à l'instant même toutes ses préventions judaïques, et reconnaissant en Jésus de Nazareth celui qu'avaient annoncé les prophètes : « maître, tu es le fils de Dieu, tu es le roi d'Israël ! » Il est plus facile d'imaginer que de

¹ Ces paroles sont une allusion à ces déclarations prophétiques du psaume second : « Et moi, j'ai sacré mon roi sur Sion, la montagne de ma sainteté. Je vous réciterai quel a été ce sacre; l'Eternel m'a dit : tu es mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui ! »

décrire les sentiments qui durent se presser dans le cœur du pieux Israélite lorsqu'il reconnut tout-à-coup, dans cet obscur Nazarien qui naguère était l'objet de son dédain, son maître et son roi, le fils du Dieu vivant, le messie promis et attendu pendant tant d'années.

Jésus répondit et lui dit : « parce que je t'ai dit que je t'ai vu sous le figuier, tu crois ; tu verras bien de plus grandes choses que ceci. » Telle est la récompense de la foi ; elle s'accroît continuellement, en voyant se révéler à elle des objets toujours plus grands, toujours plus admirables, des preuves chaque jour plus évidentes de la réalité de ses espérances. « A celui qui a il sera donné, et il aura encore davantage, » dit le Seigneur. A celui qui fait un usage fidèle des moyens de grâce qu'il a reçus, ces moyens de grâce se multiplieront et s'agrandiront indéfiniment entre ses mains. Cette promesse devait s'accomplir pour Nathanaël ; et après avoir cru sur une simple parole de la toute-science du sauveur, il allait voir se déployer à ses yeux des miracles bien autrement éclatants de sa puissance et de son amour. « En vérité, en vérité, » ajoute Jésus, « désormais vous verrez le ciel ouvert, et les anges de Dieu montant et descendant sur le fils de l'homme. » Ces paroles, qui renferment une allusion évidente à l'échelle mystérieuse de Jacob, ne se rapportent pas seulement à quelques apparitions d'anges, dont deux seulement

nous sont rapportées dans l'évangile, et qui encore eurent lieu dans la solitude du sauveur, l'une après la tentation du désert, l'autre dans l'agonie de Gethsémané; mais il faut surtout voir sous ces expressions figurées la communion rétablie entre Dieu et l'homme, entre la terre et le monde invisible. Le fils de l'homme est ici considéré comme le type et le chef de l'humanité régénérée par l'évangile. Avant la venue de Jésus-Christ le ciel était comme fermé, et le grand ennemi des hommes exerçait violemment son empire sur la terre; mais par Christ le ciel a été rouvert, les chrétiens le contemplant et y aspirent, ils entendent Dieu leur parler comme un père à ses enfants, et les saints anges montent et descendent comme « des esprits administrateurs, envoyés en faveur de ceux qui doivent obtenir l'héritage du salut. »

Mes bien-aimés frères, en prenant pour sujet de nos réflexions ce trait de la vie de Nathanaël, j'ai surtout voulu, vous le comprenez, faire à chacun de nous l'application de son histoire, et vous signaler l'importance du caractère que Jésus assigne à ce nouveau disciple : « un véritable Israélite, chez qui il n'y a point de fraude. » Cette absence complète de toute fraude, de toute arrière-pensée, cette âme candide, ce cœur sincère, cet esprit droit, cet œil simple, qui cherche purement la vérité, la vérité toute

seule, la vérité tout entière, décidé d'avance, quoi qu'il en coûte, à l'embrasser avec toutes ses conséquences dès qu'elle lui apparaîtra, telle est la disposition fondamentale que Dieu exige de nous pour entrer dans le royaume des cieux. Il ne nous demande pas de lui apporter des cœurs sans péché, ni des cœurs déjà croyants, ni même des cœurs déjà repentants par eux-mêmes : à ce compte il n'est pas un seul homme qui pût prétendre au salut ; mais il nous demande de lui apporter des cœurs sans fraude, et le salut est à ce prix : rien de plus, mais rien de moins. Sans cette disposition fondamentale, nous ne pouvons pas faire un seul pas en avant dans le chemin du royaume des cieux ; et si vous y regardez de près, vous reconnaîtrez que toutes nos misères, toutes nos chutes, toutes nos langueurs spirituelles, tous les défauts de notre vie chrétienne, en un mot, proviennent uniquement du défaut de cette sincérité parfaite qui caractérisait Nathanaël. Depuis la première étincelle de foi jusqu'au dernier couronnement de la sanctification, tout dans la vie chrétienne est le produit combiné, d'un côté de la grâce toute-puissante de Dieu, de l'autre d'un cœur sans fraude chez l'homme.

Vous vous plaignez peut-être de n'avoir point la foi. Vous la voudriez, dites-vous, vous l'estimez à un haut prix, vous portez envie à ceux qui la possèdent ; mais vous ne pouvez pas la produire vous-mêmes, elle est l'œuvre de la grâce de Dieu ; et en attendant

que cette grâce agisse sur votre cœur, vous végétez tristement dans l'incrédulité. Mais prenez garde : la grâce de Dieu n'agira pas sur vous malgré vous ni sans vous ; elle ne vous rendra pas fidèle par une influence irrésistible et magique ; elle ne fera rien en vous sans que votre volonté ait accepté et secondé son œuvre. Cela est vrai non-seulement des progrès dans la sainteté, mais aussi de la foi, même des premières lueurs de la foi. Nous touchons ici à ce mystère insondable de l'alliance entre l'œuvre de Dieu et l'œuvre de l'homme, entre la grâce et la liberté : mystère insondable, ai-je dit, mais incontestable, et auquel l'expérience de chaque homme, non moins que la parole de Dieu, rend un éclatant témoignage. La grâce de Dieu ne vient pas saisir l'homme comme un être inerte ou privé de liberté morale ; elle n'agit pas sur lui d'une manière passive et forcée, comme la puissance divine agit sur le développement des plantes ou sur l'instinct des animaux ; elle prend l'homme comme un être déchu sans doute, mais pourtant doué d'une volonté libre ; un être chez lequel il reste encore, au milieu de sa déchéance, certaines aspirations vers un relèvement, au milieu de ses ruines morales certaines pierres d'attente d'un nouvel édifice, certains éléments de régénération au moyen desquels il peut, non pas se convertir lui-même, mais du moins accepter volontairement, saisir la grâce qui lui est offerte, comme il peut aussi la repousser. Il serait en

contradiction avec les lois du monde moral, lois que Dieu lui-même a établies, et qu'il lui est par conséquent impossible de violer sans se renier lui-même, il serait, dis-je, contraire au caractère même de Dieu qu'il forçât en rien notre liberté, fût-ce dans l'intérêt de notre salut; et je crois pouvoir affirmer qu'il est impossible à Dieu lui-même, impossible d'une impossibilité morale, de convertir une âme malgré elle, je dis plus, de la convertir sans qu'elle concoure volontairement et activement à l'œuvre de sa conversion. Il y a dans l'âme humaine, à une profondeur qui échappe à nos faibles conceptions, il y a un point mystérieux où s'unissent, dans une harmonie divine, ces deux éléments que notre raison ne sait pas concilier, l'élément humain et l'élément divin, la nature et la grâce; c'est là, dans ces profondeurs de l'âme, que la grâce saisit la nature pour la régénérer, et que la conversion s'opère. Et telle est la correspondance intime et mystérieuse qui existe entre ces deux éléments de la vie chrétienne, que de même qu'il n'est pas possible à Dieu de donner la foi au cœur qui la repousse, il ne lui est pas possible non plus de ne la point donner au cœur qui la cherche. Si donc vous n'avez pas la foi, soyez-en sûr, c'est votre faute : c'est qu'au fond vous ne désirez pas l'avoir. Vous prétendez peut-être la désirer, vous croyez peut-être la désirer, vous séduisant vous-mêmes comme il arrive si facilement et si souvent : mais au

fond vous ne la désirez pas sérieusement, au fond vous préférez secrètement l'incrédulité, parce que vous redoutez les conséquences de la foi; vous ne cherchez pas la foi avec un cœur sans fraude, avec un cœur de Nathanaël; vous n'en faites pas comme lui la grande affaire de votre vie, vous ne saisissez pas comme lui tous les moyens de vous éclairer que Dieu a placés sur votre chemin, vous n'ouvrez pas comme lui les plus secrets replis de votre cœur à l'action de la lumière divine: si vous le faisiez, vous verriez bientôt, comme Nathanaël, tomber tous les préjugés, toutes les objections, toutes les difficultés qui s'opposent encore dans votre esprit à la naissance et au développement de la foi. Du moment que vous la chercherez sincèrement, sérieusement, complètement, sans arrière-pensée, décidé d'avance à subir dans toute leur étendue toutes les conséquences de la foi, de ce moment-là vous commencerez à la posséder; vous verrez, comme Nathanaël, une lumière émanée du ciel dissiper l'obscurité qui vous enveloppait, et comme lui vous tomberez aux pieds de Jésus en lui disant: Maître, tu es le fils de Dieu, tu es le roi d'Israël!

Vous vous plaignez de ne pas voir vos prières exaucées. Vous vous mettez à genoux devant Dieu, vous lui demandez telle ou telle grâce que vous savez être conforme à sa volonté, et vous n'obtenez pas

ce que vous avez demandé. Ici encore il faut vous renvoyer à Nathanaël. Ce défaut de succès de vos prières, n'en doutez pas, provient uniquement de ce que vous ne les faites pas avec un cœur sans fraude, avec un cœur tout plein de son objet, qui sait bien ce qu'il veut et qui le veut complètement. Vous priez pour demander telle ou telle grâce, mais au fond de votre cœur il y a un désir secret qui repousse cette grâce. Vous priez de la bouche, ou de l'intelligence, dans le sens de la volonté divine; mais au même instant votre cœur fait tout bas une autre prière, qui donne un démenti à celle de vos lèvres. Tandis que votre bouche dit : « Seigneur! délivre-moi de cette affection coupable, » votre cœur prie ainsi tout bas : « Seigneur! je tiens à cette affection; laisse-moi lui conserver une petite place; car je souffrirai tout plutôt que d'y renoncer. » Votre bouche dit : « Seigneur! délivre-moi de l'amour de l'argent, rends-moi content de la position bornée que tu m'as faite; » et votre cœur dit tout bas : « Seigneur! j'aime les biens de ce monde, je n'en aurai jamais trop, et je ferai tout pour les augmenter entre mes mains. » Votre bouche dit : « Seigneur! humilie-moi, augmente en moi le sentiment de mon indignité, apprends-moi à me mettre à la dernière place; » et votre cœur dit tout bas : « Seigneur! je ne puis pas souffrir de voir les autres au-dessus de moi : j'aime la gloire de ce monde, et je ferai tout pour l'acquérir. » Votre bouche

dit : « Seigneur! délivre-moi de tout sentiment contraire à la charité, donne-moi de pardonner à mon ennemi et de rendre le bien pour le mal ; » et votre cœur dit tout bas : « Seigneur! l'offense qu'on m'a faite est trop grave, elle m'affecte trop sensiblement, je ne puis me résoudre à la pardonner, ou du moins je ne parviendrai jamais à l'oublier au point de rendre le bien pour le mal. »

C'est ainsi qu'il y a chez vous constamment deux prières qui se croisent et se combattent devant le trône de Dieu : celle de la bouche, et celle du cœur. De ces deux prières, quelle est la plus sérieuse, la plus vraie, celle qui mérite le mieux d'être exaucée ? La prière de la bouche est la prière de l'intelligence, de la raison ; vous reconnaissez bien qu'il serait désirable pour vous de renoncer à cette affection coupable, à cet amour de l'argent, à cet orgueil, à ces sentiments d'irritation ; mais vous le reconnaissez seulement par une opération de votre esprit, et cette prière-là est froide comme une théorie. Tandis que la prière du cœur est la prière du sentiment, de l'amour, de la volonté intime ; vous aimez en réalité toutes ces choses que la réflexion vous démontre être mauvaises ; et cette prière-là est ardente comme une passion. Entre la théorie et la passion la victoire ne saurait être douteuse ; c'est la passion qui doit l'emporter, c'est la prière du cœur qui doit être exaucée ; et Dieu vous traite selon vos vrais désirs en ne vous

accordant pas ce que votre bouche lui a demandé. Il n'est qu'un seul moyen d'être exaucé, c'est de prier avec un cœur sans fraude, avec un cœur de Nathanaël; c'est de vouloir sincèrement et complètement ce que vous demandez à Dieu; c'est que tout le désir de votre âme, c'est que votre être tout entier vous porte vers l'objet de votre demande, comme l'âme tout entière de Nathanaël tendait vers le Messie. Quand vous prierez de cette manière-là, mes frères, alors, soyez-en sûrs, vous ne vous plaindrez plus que vos prières restent sans réponse. Que si vous ne pouvez pas encore demander à Dieu, dans la sincérité de votre cœur, ses grâces les plus excellentes; si vous êtes pour cela trop peu avancés dans la vie chrétienne, n'hésitez pas à retrancher de vos prières toute la partie qui n'est pas conforme à la vérité; placez-vous devant Dieu au point précis où vous en êtes réellement, bornez-vous à lui demander uniquement ce que vous pouvez demander avec sincérité, et faites ainsi une prière moins étendue, moins avancée, mais une prière sérieuse et que Dieu exaucera; cette première grâce obtenue vous permettra de prier sincèrement pour demander une grâce plus élevée; et ainsi de prière en grâce et de grâce en prière, vous franchirez peu à peu, à l'aide d'un cœur sans fraude, tous les degrés de la vie chrétienne.

Vous vous plaignez de ne pas faire de progrès dans

la sanctification. Vous sentez, comme saint Paul, la lutte des deux hommes au-dedans de vous ; mais cette lutte ne se termine pas, comme pour l'apôtre, par la victoire du nouvel homme. C'est la chair qui a le dessus sur l'esprit ; vous gémissiez de vous trouver toujours au même degré de la vie spirituelle, peut-être même de reculer et de faire des chutes. Vous voudriez, dites-vous, triompher de la tentation, et c'est la tentation qui est plus forte que vous. Il semble que les promesses du Seigneur ne s'accomplissent pas à votre égard, et qu'il ne perfectionne pas de jour en jour l'œuvre sainte que sa grâce a commencée dans votre cœur.

Ici encore, mes chers frères, ce qui vous manque, c'est toujours un cœur sans fraude, un cœur de Nathanaël ; c'est là uniquement qu'il faut chercher la cause de votre défaut de progrès dans la sanctification. Si vous n'avancez pas dans la sainteté, c'est qu'au fond du cœur vous ne désirez pas vous sanctifier ; c'est que vous ne travaillez pas sans réserve et sans relâche, avec un cœur droit et simple, à cette œuvre divine ; c'est que vous ne faites pas un usage fidèle de tous les moyens de sanctification que Dieu met à votre portée, et sans l'emploi desquels il ne veut pas, je dis plus, il ne peut pas vous sanctifier. Ce n'est pas tout de dire à Dieu : « Seigneur ! ne m'amène point en tentation ; » il faut fuir vous-mêmes la tentation, il faut « vous abstenir de tout ce qui a

quelque apparence de mal. » Ce n'est pas tout de lui dire : « Seigneur ! produis en moi la volonté et l'exécution selon ton bon plaisir ; » il faut vous-mêmes « travailler à votre salut avec crainte et tremblement. »

Vous demandez à Dieu de vous garder de la tentation, et vos actes donnent un démenti continuels à cette prière. Vous savez par expérience que certaines lectures sont pour vous une occasion de péché, qu'elles font naître dans votre cœur des pensées mauvaises qui vous éloignent de Dieu ; et vous allez volontairement consacrer vos loisirs à lire ce livre frivole, immoral peut-être, qui ne peut que faire du mal à votre âme. Vous savez par expérience que les plaisirs du monde sont un écueil pour votre vie spirituelle, qu'ils vous ôtent le goût de la prière, qu'ils arrêtent votre zèle pour le service de Dieu ; et vous allez volontairement passer vos soirées dans ces dissipations qui vous font du mal. Vous savez par expérience que votre esprit est enclin à la médisance ; et vous fréquentez volontairement des sociétés où la médisance est encouragée, vous prenez volontairement part à des conversations qui vous conduiront inévitablement à la médisance. Vous savez par expérience, femmes et jeunes filles qui m'écoutez, que la recherche dans vos vêtements est pour vous et pour les autres une occasion de vanité et de péché ; et vous ne retranchez rien au luxe de vos

vêtements, vous ne cherchez pas avant tout, comme l'apôtre vous y exhorte, cette parure de l'humilité et des bonnes œuvres, seul luxe convenable aux personnes qui font profession de servir Dieu. Ne vous étonnez pas si la tentation triomphe de vous, quand vous-mêmes lui fournissez des armes, quand vous rendez vous-mêmes complices de la tentation !

Mais ce n'est pas tout ; et il y a autre chose encore à faire pour vous sanctifier. Fuir la tentation, ce n'est que le côté négatif de cette œuvre sainte ; il faut de plus y travailler d'une manière active, par de continuels et énergiques efforts. « Le royaume des cieux se prend de force, et ce sont les violents qui le ravissent. » Il y a une lutte à soutenir contre le péché ; il y a un vieil homme à crucifier ; il y a une chair qu'il faut dompter ; il y a un bras droit qu'il faut couper, un œil droit qu'il faut arracher ; il y a des ennemis spirituels qu'il faut combattre et vaincre ; il y a un Satan qui « tourne autour de vous comme un lion rugissant, » qu'il faut terrasser et écraser sous vos pieds ; il y a, en un mot, des efforts continuels qu'il faut faire sur vous-mêmes, une vigilance infatigable qu'il faut exercer sur votre cœur. A ce prix seulement vous pouvez vous sanctifier. Eh bien ! que faites-vous à cet égard ? où sont vos efforts ? où est votre vigilance ? montrez-nous le combat spirituel que vous soutenez, dites-nous quels sont les sacrifices que vous vous imposez, les privations aux-

quelles vous vous condamnez pour vaincre le péché qui est en vous. Ah! si Paul le grand apôtre, le chrétien fidèle entre les fidèles, « traitait durement son corps et le tenait assujéti, de peur qu'après avoir prêché aux autres il ne fût lui-même rejeté; » si Jésus lui-même, le saint et le juste, n'affronta les assauts du tentateur qu'après s'y être préparé par quarante jours de solitude, de jeûne et de prière, comment voulez-vous triompher de vos ennemis spirituels, vous qui n'avez rien à refuser aux désirs de votre cœur; vous qui ne savez pas même ce que c'est que la guerre contre le péché, et dont la prière molle et languissante n'a jamais été une lutte sérieuse contre ce lion rugissant qui cherche à vous dévorer; vous qui, au lieu d'ôter soigneusement de votre cœur les premiers germes du péché dès qu'ils commencent à paraître, les laissez complaisamment grandir jusqu'à ce qu'ils soient devenus un arbre vigoureux, plongeant dans tout votre être par des racines si profondes et si nombreuses que vous ne pouvez plus l'en arracher? Ce n'est pas ainsi qu'il faut vous y prendre, et ce n'est pas ainsi que vous feriez, mes frères, si vous aviez, comme Nathanaël, un cœur sans fraude, un cœur animé d'un désir sincère et profond de vous sanctifier. Sans doute vous ne pouvez rien sans la grâce de Dieu; mais cette grâce ne fera rien pour vous aussi longtemps que vous ne travaillerez pas vous-mêmes avec un cœur sans fraude. Dès le moment qu'il y aura

chez vous un tel cœur, et que vous voudrez sérieusement mettre vous-mêmes la main à l'œuvre, dès ce moment-là vous sentirez la grâce de Dieu qui travaille avec vous et en vous; et au lieu de vous traîner misérablement dans la voie de la sainteté en vous plaignant toujours de ne pas faire de progrès, vous laisserez, comme saint Paul, « les choses qui sont derrière vous, » vous « avancerez vers celles qui sont devant vous, » et vous ne marcherez pas seulement, vous « courrez vers le but, vers le prix de la vocation céleste que Dieu vous adresse en Jésus-Christ! »

Vous vous plaignez enfin de manquer de joie. Vous ne pouvez pas, dites-vous, réaliser ces exhortations de saint Paul : « réjouissez-vous en notre Seigneur, soyez toujours joyeux ; » ni cette parole de saint Pierre, adressée pourtant à tous les fidèles : « en croyant vous vous réjouissez d'une joie ineffable et glorieuse ; » ni cette parole de David au plus fort de l'épreuve : « mon âme est rassasiée comme de moelle et de graisse, et ma bouche te loue avec un chant de réjouissance ! » vous languissez de jour en jour dans l'abattement, et les misérables soucis de cette vie vous attristent plus que ne vous réjouissent les promesses du Seigneur. Mes frères, ce qui vous manque pour posséder la joie des enfants de Dieu, c'est toujours le cœur sans fraude, le cœur d'un Nathanaël. Il n'y a de joie pour notre cœur que lorsqu'il se donne tout en-

tier, sans réserve et sans partage. Quel que soit l'objet qui s'empare du cœur, s'il se donne tout entier il y trouve toujours de la joie, joie plus ou moins grande sans doute, plus ou moins pure, plus ou moins solide suivant l'excellence de son objet. Tout ce qu'on fait sans arrière-pensée, sans regret, en y mettant tout son cœur, on le fait avec joie, quand bien même il s'agirait des travaux les plus vulgaires, ou des occupations les plus rebutantes, ou des sacrifices les plus douloureux. Au contraire, tout ce qu'on fait avec un cœur partagé, irrésolu, tirailé dans des sens divers, on le fait avec souffrance, avec un malaise moral dont aucune jouissance extérieure ne peut triompher. Cet état de tiraillement, de déchirement du cœur est tout ce qu'il y a de plus incompatible avec la joie. Eh bien ! c'est là précisément votre état, partagé que vous êtes entre votre conscience, qui vous porte vers la fidélité au Seigneur, et votre secret désir, qui vous retient dans les liens du péché. Vous voulez tout à la fois et vous ne voulez pas : vous voulez quant à votre conscience obéir à la loi de Dieu, et quant à votre désir intime vous voulez suivre une autre loi, qui est celle de vos passions. A mesure que vous faites un pas en avant vers le royaume des cieux, vous regardez en arrière vers les vanités du monde; il y a chez vous deux volontés, deux êtres qui se combattent l'un l'autre, qui tirent chacun de son côté, déchirant votre vie et votre cœur. Il est absolument

impossible que dans un tel état d'âme vous goûtiez la joie du Seigneur; impossible que vous trouviez ni consolation dans vos épreuves, ni douceur même dans les jouissances de la vie. Il n'est qu'un seul moyen d'arriver à posséder la joie, c'est de mettre un terme à cette funeste dualité; c'est que votre désir intime vienne à se confondre avec votre conscience; c'est qu'il n'y ait plus en vous qu'une seule volonté, une seule vie, un seul cœur, un cœur sans fraude; c'est que vous ne vouliez plus, dans les plus secrètes profondeurs de votre âme, qu'une seule chose, servir le Seigneur, accomplir sa volonté, lui être fidèle jusqu'au bout, dans toutes les circonstances, dans les petites choses comme dans les grandes, et quoi qu'il vous en puisse coûter. Dès le moment que vous serez entré franchement dans cette voie-là vous trouverez la joie, une joie profonde, immense, que rien au monde ne pourra vous arracher. Si les objets terrestres eux-mêmes peuvent procurer la joie lorsqu'on leur donne son cœur tout entier, que sera-ce lorsqu'on se donne tout entier à Dieu lui-même, à l'être infini, parfait, souverainement heureux et souverainement aimable, à celui qui est la source éternelle et intarissable de toute joie! Faites-en l'expérience, mes frères : donnez au Seigneur votre cœur tout entier, et vous posséderez une joie devant laquelle pâliront et s'évanouiront tous les soucis, tous les sacrifices, toutes les souffrances, toutes les tristesses, toutes les amertumes de cette

vie, comme l'éclat du soleil chasse les ombres de la nuit!

C'est ainsi que tout le secret de la vie chrétienne est dans un cœur sans fraude. Ce premier pas dans le chemin du royaume des cieux entraîne inévitablement tous les autres; et ce premier pas, remarquez-le bien, dépend uniquement de vous-mêmes. Vous dites qu'il ne dépend pas de vous de vous donner la repentance, la foi, la sainteté; c'est l'œuvre de la grâce de Dieu: soit, je vous l'accorde; mais ce qui dépend de vous, c'est de chercher cette grâce avec un cœur sans fraude; c'est d'être entièrement sincères avec Dieu et avec vous-mêmes au point où vous êtes placés, quel qu'il soit; c'est d'aspirer à la vérité simplement, droitement, sérieusement, l'acceptant d'avance toute entière avec toutes ses conséquences. Or, du moment que vous remplirez cette seule condition, vous aurez mis le pied dans ce chemin étroit qui, à travers la repentance, la foi, la prière, le renoncement, l'humilité, la charité, la sainteté, la joie, conduit au royaume des cieux et à la vie éternelle. Il est donc vrai que votre salut est entre vos mains, qu'il dépend de vous et de vous seuls; puisqu'il dépend de vous de remplir la seule condition que Dieu ait mise à sa grâce, qui est un cœur sans fraude. Il ne s'est jamais vu, il ne se verra jamais, il ne peut pas être qu'un homme cherche Dieu avec ce cœur sincère que Nathanaël apportait au Messie, et qu'il ne le trouve



point; il ne peut pas être qu'un cœur sans fraude n'arrive pas à posséder la foi, et avec la foi toutes les grâces divines qui marchent à sa suite. La vie chrétienne est une chaîne d'or dont le premier anneau tient à un cœur sans fraude, et dont le dernier se rattache au ciel.

Mes bien-aimés frères, si, comme nous aimons à le croire, vous prenez au sérieux l'affaire de votre salut, entrez donc sans arrière-pensée dans cette disposition fondamentale, qui est la condition unique mais indispensable du salut. Comme Nathanaël sous son figuier, allez vous réfugier dans la solitude de votre cabinet, et là ouvrez devant Dieu toute votre âme, découvrez-lui vos plus secrètes pensées, montrez-vous à lui tels que vous êtes; et quel que soit le degré de vie chrétienne où vous soyez parvenus, n'y eût-il même encore chez vous aucun commencement de vie chrétienne, placez-vous à ce degré-là pour aspirer plus haut. Vous n'avez pas encore la foi : présentez à Dieu votre incrédulité même, mais en désirant sincèrement la foi. Vous ne sentez pas encore vos péchés : présentez-lui votre insensibilité même, mais en désirant sincèrement la repentance. Vous manquez d'humilité, de renoncement, de pureté, de charité : présentez-lui toutes ces misères elles-mêmes, mais en désirant sincèrement d'en être délivrés, et d'acquérir ces saintes dispositions dont votre conscience vous dit assez l'excellence et la nécessité.

Mais je ne voudrais pas même que vous attendissiez d'être sortis de ce temple et rentrés dans vos maisons pour faire ce travail, si toutefois l'on peut appeler travail ce qui n'est que le dépouillement de tout artifice, l'abandon complet de vous-mêmes à la vérité des choses. Pourquoi renvoyer, même d'une heure, de vous mettre en règle avec la vérité? défions-nous de ce qui est renvoyé. Plus tard, dans une heure déjà, votre impression actuelle sera affaiblie, d'autres préoccupations surviendront, vous renverrez encore pour attendre un moment plus favorable, et de renvoi en renvoi vous ne le ferez jamais ce premier pas, qui doit vous engager irrévocablement dans le chemin du royaume des cieux. Non, non, ne renvoyons pas. C'est à présent même, c'est ici, dans la maison du Seigneur, sous son regard, en présence des anges qui vous contemplant, qu'il faut ouvrir tout votre cœur dans le pur amour de la vérité. A présent même soyez chacun de vous un Nathanaël, cherchez Dieu même avec vos misères, comme Nathanaël chercha le Messie avec ses préjugés; mais faites-le comme lui avec ce cœur sans fraude qu'il dépend de vous seuls de vous donner, et qui est la seule chose peut-être que la grâce de Dieu ne donne pas, parce que là est précisément ce point mystérieux dont nous parlions, par où la grâce saisit la nature.

Faites cela, mes frères, et sans sortir de ce temple, aussi vrai que le soleil nous éclaire dans ce mo-

ment, vous aurez la vie éternelle. Faites cela, et vous trouverez la foi; faites cela, et vous aimerez le Seigneur; faites cela, et vous deviendrez saints; faites cela, et vous serez sauvés! Amen.

Mai 1854.